

Thierry Sarmant

Catherine II de Russie

ou le sexe du pouvoir

avec la collaboration de Jean-Pierre Sarmant

DESTINS

INTRODUCTION

Le pouvoir a-t-il un sexe ?

Le pouvoir a-t-il un sexe? Jusqu'au ^{xx}^e siècle, cette question a appelé une réponse positive. Oui, le pouvoir a un sexe, et c'est le sexe mâle. Pour parler le langage de l'ancienne France, le pouvoir est, comme la noblesse, «liqueur séminale». Il se transmet le plus souvent de mâle en mâle et s'exerce presque exclusivement par les mâles.

Ce phénomène est quasi universel. Dans l'Égypte antique, une seule femme, Hatchepsout, règne comme pharaon, et encore est-ce conjointement avec son beau-fils Thoutmosis III. En deux mille années d'empire, la Chine n'a connu qu'une seule impératrice régnante, Wu Zetian, de 690 à 705 de l'ère chrétienne. Le Japon a eu une dizaine d'impératrices en deux millénaires. Dans les nombreux empires et royaumes qui se sont succédé à travers le monde musulman depuis l'Hégire, aucune femme n'a jamais été placée à la tête de l'État, à l'exception de Razia al-din, sultane de Delhi de 1236 à 1240.

La tradition occidentale n'est guère plus favorable. Les reines illustres de la littérature sacrée

et profane – la reine de Saba, Sémiramis, Didon, Cléopâtre – sont le plus souvent des épouses royales ou des régentes. L'Empire romain n'a de rares femmes à sa tête qu'après la séparation entre Orient et Occident: Irène est *basileus* de 792 à 802, Zoé en 1042, Théodora Porphyrogénète en 1055-1056.

Le règne féminin est le plus souvent un pis-aller. Une femme peut gouverner un État comme régente au nom de son fils mineur ou de son mari absent. Elle peut à la rigueur apparaître comme co-souveraine. Elle ne devient seule souveraine en titre que dans des cas exceptionnels: extinction d'une lignée mâle, troubles intérieurs, personnalité particulièrement forte de l'intéressée. Encore dans ce cas sa titulature est-elle le plus souvent masculine, comme si la nature intrinsèquement mâle du pouvoir l'emportait sur le sexe de celle qui l'exerce.

En dépit de cet état de fait, l'historien constate que les règnes féminins deviennent plus fréquents en Europe à partir du ^{xv}e siècle. C'est vrai aussi bien en Angleterre, en Écosse et en Suède qu'en Espagne, en Navarre ou en Pologne. Les causes de cette évolution demeurent incertaines. Avec prudence, on peut invoquer une amélioration progressive du statut de la femme dans l'Europe moderne. Plus certainement, ce changement tient à la structuration de l'État et à l'évolution des concep-

tions dynastiques. La transmission de la souveraineté à une femme proche parente du souverain défunt apparaît comme une meilleure garantie de la continuité politique que sa dévolution à un lointain parent mâle. La famille nucléaire a plus de légitimité que le lignage élargi. L'État, qui tend à s'ériger en entité abstraite, n'est plus confondu dans la figure masculine d'un monarque.

La Russie présente dans ce tableau un cas très particulier. Aucune femme n'a régné sur une principauté russe jusqu'au xvii^e siècle. La première à exercer explicitement le pouvoir à Moscou est la tsarevna Sophie, demi-sœur de Pierre le Grand, qui gouverne le pays comme régente entre 1682 et 1689. Dans un pays où le statut du deuxième sexe se rapprochait jusqu'alors de celui que connaissait le monde musulman, ce sont pourtant quatre impératrices qui se succèdent de manière presque ininterrompue entre 1725 et 1796. Des circonstances rarissimes et des personnalités exceptionnelles ont produit une « gynécocratie » sans précédent dans l'histoire humaine, et sans postérité jusqu'à présent. De ces quatre impératrices, la plus notable est Catherine II, qui régna de 1762 à 1796, soit trente-quatre années. Après celui d'Élisabeth I^{re} d'Angleterre (1558-1603), c'est le règne féminin effectif le plus long de l'histoire. Marie-Thérèse d'Autriche, contemporaine de Catherine, régna quarante ans

(1740-1780), mais conjointement avec son mari et son fils.

Ainsi la vie et le règne de Catherine II forment-ils un bel observatoire à partir duquel examiner les questions liées au sexe du pouvoir. Dans quelles conditions une femme peut-elle accéder au pouvoir souverain ? Par quels moyens peut-elle s'y maintenir ? Y a-t-il un mode féminin de l'exercice du pouvoir et de la représentation du pouvoir ?

Pour répondre à ces questions, nous ne sommes pas prisonniers des témoignages des contemporains de Catherine ou du seul examen de ses archives de gouvernement, comme c'est le cas pour tant des monarques antérieurs ou contemporains de son règne. L'impératrice a laissé de curieux *Mémoires* de jeunesse, rédigés en français, mi-confession, mi-justification, qui disent beaucoup si on se garde de les prendre au pied de la lettre. Nous disposons aussi de son abondante correspondance privée trilingue, française, allemande et russe, avec ses amis, avec ses amants, avec les philosophes européens. Lectrice attentive de M^{me} de Sévigné et des auteurs français des Lumières, non dépourvue elle-même de prétentions littéraires, Catherine y prend une pose avantageuse pour la postérité, mais l'abondance du matériau ne laisse pas de trahir quelquefois la psychologie de l'auteur – ou plutôt de l'autrice – et ses intentions véritables.

1

L'ALLIANCE D'UNE PRINCESSE

Comment une princesse allemande issue d'une Maison secondaire est-elle devenue impératrice de Russie ? Il n'y a là ni mystère ni conte de fées : l'ascension de Catherine est la conséquence de liens dynastiques et d'une politique fort traditionnelle d'alliances matrimoniales.

PRINCIPAUTÉS D'ALLEMAGNE DU NORD

Sophie-Auguste-Frédérique d'Anhalt-Zerbst, la future Catherine II, naît à Stettin, en Poméranie, le 2 mai 1729. Son père est Christian-Auguste, prince d'Anhalt-Zerbst, sa mère Jeanne-Élisabeth de Holstein-Gottorp. Des deux côtés, la petite princesse appartient à d'antiques Maisons souveraines ou quasi souveraines de l'Allemagne du Nord.

Cette portion du Saint-Empire romain germanique diffère profondément de l'Allemagne occidentale ou méridionale. Tandis que l'empereur germanique, qui réside à Vienne, est catholique et se considère comme le défenseur de l'Église romaine, les princes d'Allemagne du Nord sont le

plus souvent protestants : l'électeur de Brandebourg et roi en Prusse, lui-même calviniste, règne sur des États en majorité luthériens ; l'électeur de Hanovre, luthérien, est roi anglican en Grande-Bretagne ; la Suède et le Danemark, deux royaumes luthériens, ont des possessions dans le nord de l'Allemagne.

Tandis que Suède et Pologne sont sur le déclin, le jeune royaume de Prusse est alors, avec la Russie, la puissance montante de cette région de l'Europe. Une série de princes ambitieux a fait du petit électorat de Brandebourg un État puissant. Frédéric-Guillaume (1640-1688), le « grand électeur », a unifié ses possessions et développé leur économie. Frédéric I^{er} (1688-1713) a obtenu en 1701 de l'empereur germanique le titre de « roi en Prusse », bientôt transformé par l'usage en « roi de Prusse ». Frédéric-Guillaume I^{er} (1713-1740), le « roi-sergent », a doté le jeune royaume d'une armée surdimensionnée, instrument de puissance qu'il s'est bien gardé d'utiliser.

Par comparaison, la principauté d'Anhalt-Zerbst est assez peu de chose : coincée entre le Brandebourg, au nord et à l'ouest, et la Saxe, au sud et à l'est, elle mesure 40 kilomètres d'est en ouest et 25 du nord au sud dans ses plus grandes dimensions. Jusqu'en 1742, Christian-Auguste n'est que co-régent d'un démembrement de cette principauté d'Anhalt-Zerbst, Anhalt-Dornbourg. Très tôt, ce prince a pris du service auprès de

son puissant voisin le roi Frédéric-Guillaume. Entré comme capitaine dans l'armée prussienne en 1708, il y atteint successivement les grades de général-major (1721), général-lieutenant (1732), général d'infanterie (1741) et enfin feld-maréchal (1742). Chevalier de l'Aigle noir, le principal ordre prussien, en 1725, il est nommé quatre ans plus tard commandant de la citadelle de Stettin, ville que le roi Frédéric-Guillaume a acquise sur la Suède en 1720 et dont il a fait la capitale de la Poméranie prussienne. C'est la raison pour laquelle Sophie naît à Stettin, dans une maison bourgeoise d'aspect sévère louée à son père par le président de la chambre de commerce. Un peu plus tard, le prince et sa famille emménagent dans une résidence plus prestigieuse, l'ancien château des ducs de Poméranie.

Les dynasties qui gouvernent les différents États et principautés allemandes sont liées par de multiples alliances. Le père de Christian-Auguste, Jean-Louis, était le fils d'une princesse de Holstein-Gottorp, une branche cadette de la Maison royale de Danemark, titulaire du duché de Holstein, principauté du Saint-Empire frontalière du Danemark. La mère de Sophie, Jeanne-Élisabeth (1712-1760), est elle aussi une Holstein-Gottorp (1712-1760), et la sœur du prince-évêque luthérien de Lübeck, lui-même marié à une sœur du roi de Prusse.

Premier enfant du couple, Sophie d'Anhalt-Zerbst occupe moins l'attention de ses parents que le fils et possible héritier qui naît l'année suivante. Elle est confiée successivement à deux sœurs, des Françaises huguenotes originaires de Rouen. Son maître d'écriture et de dessin est également un Français, réfugié à Stettin. Grâce à cet entourage, Sophie devient une parfaite francophone, à l'oral comme à l'écrit. Le prince charge un pasteur luthérien d'obédience piétiste, Friedrich Wagner, de l'éducation religieuse de sa fille. Dès son plus jeune âge, cette dernière apprend à concilier deux cultures à bien des égards antagonistes et à présenter un visage différent selon les interlocuteurs.

Mais la formation de la jeune princesse n'est pas seulement académique. Dès l'âge de 9 ans, Sophie d'Anhalt-Zerbst suit sa mère dans les séjours qu'elle fait auprès de sa parentèle princière d'Allemagne du Nord. C'est ainsi qu'en 1739 elle rencontre au château d'Eutin un cousin issu de germain dont elle ignore qu'il sera bientôt son mari, Charles-Pierre-Ulrich de Holstein-Gottorp.

DES FEMMES SUR LE TRÔNE

Du côté russe, le sort ultérieur de Sophie d'Anhalt-Zerbst a été préparé par une série d'alliances matrimoniales conclues à l'initiative de Pierre le Grand à partir du début du XVIII^e siècle.

À propos de l'image de couverture

Portraitiste officiel de Catherine, le Danois Vigilius Eriksen la représente ici dans le costume revêtu à Moscou pour son couronnement le 28 juin 1762 : robe et manteau semés d'aigles à deux têtes en broderie d'or, cordon bleu et grand collier de l'ordre de Saint-André, couronne, globe et sceptre confectionnés pour l'occasion – et qui servirent à tous les couronnements impériaux jusqu'à celui de Nicolas II. L'usurpatrice revêt ainsi tous les attributs extérieurs de la légitimité. Plusieurs répliques de cette effigie triomphante furent expédiées à l'étranger comme cadeaux diplomatiques : conçu sur le modèle des portraits en costume de sacre des rois de France ou d'Angleterre, le tableau d'Eriksen affirme à la fois le statut de Catherine comme monarque de plein exercice et celui de la Russie comme grande puissance européenne.

Vigilius Eriksen (1722-1782), *Catherine II impératrice de Russie*, 1766-1767, huile sur toile, 284 × 173,5 cm, Copenhague, Statens Museum for Kunst.



Table des matières

<i>Introduction. Le pouvoir a-t-il un sexe ?</i>	6
1. L'ALLIANCE D'UNE PRINCESSE	11
Principautés d'Allemagne du Nord, 12 - Des femmes sur le trône, 15 - Souvenir d'un fiancé défunt, 18 - Annexe, 22	
2. LA GRANDE-DUCHESSE ET L'IMPÉRATRICE	23
Premiers mois en Russie, 24 - L'héritier et les amants, 29 - Lectures et intrigues, 31	
3. LE COUP D'ÉTAT DE 1762	35
Six mois de règne, 36 - Une crise d'hémorroïdes ?, 40 - Annexe, 44	
4. LA RÉFORMATRICE	45
Portrait d'une jeune impératrice, 46 - La grande instruction, 49 - La révolte de Pougatchev, 50 - Le temps des réformes, 52 - Les institutions du progrès, 54	
5. LA GUERRE TURQUE	57
La première guerre russo-turque, 58 - La deuxième guerre russo-turque, 60 - Guerre et diplomatie, 63	

6. L'EMPIRE MULTINATIONAL.....	67
Le premier partage de la Pologne, 68 - Les deuxième et troisième partages, 70 - L'essor des minorités, 71	
7. LA SÉMIRAMIS DU NORD.....	75
La souveraine au travail, 76 - Propagandiste de la Russie, propagandiste d'elle-même, 78 - Monuments de pierre et de papier, 80 - Les villages de Potemkine, 82	
8. À LA FIN, IL N'Y A QUE LA MORT QUI GAGNE.....	85
Le choc de la Révolution française, 86 - Deux morts et trois enterrements, 88 - Historiographie et statuomanie, 91 - L'impératrice rouge, 94	
<i>Conclusion. Despotisme et Lumières, sexe, pouvoir et liberté.....</i>	98
<i>Sources et bibliographie.....</i>	103
<i>Remerciements.....</i>	105
<i>À propos de l'image de couverture.....</i>	106